



Henry Bernstein

***L'agriculture à l'ère de la mondialisation.
Transformations agraires et dynamiques de
classe***

**Éditions Critiques, traduction française
2019 (2010), 203 pages**

Henry Bernstein, universitaire anglais à la carrière riche et diversifiée, est l'une des principales figures de la pensée critique agraire anglo-saxonne. Après de solides études d'histoire et de sociologie, il fut successivement enseignant et chercheur aux universités du Kent, d'Ankara, de Dar es Salam, de Londres, et enfin de Manchester jusqu'à sa retraite en 2011. Il a créé en 2001 le *Journal of Agrarian Change* (JAC), revue d'économie politique agraire principalement centrée sur des sujets tels que les structures de propriété, les dynamiques productives, les rapports sociaux internes à l'agriculture ou entre cette dernière et les autres composantes des sociétés contemporaines.

Ce livre est centré sur la place de l'agriculture dans le processus de mondialisation et sur les impacts de cette mondialisation sur l'agriculture. Récemment traduit, il mérite d'être lu pour plusieurs raisons. D'abord, ses analyses reposent sur les théories et concepts forgés par Marx (1818-1883), auteur décrié et qu'on lit beaucoup moins aujourd'hui, alors qu'il serait pourtant bien étonnant qu'un penseur qui avait encore pignon sur rue dans les années 1970 n'ait plus rien à nous dire aujourd'hui. Bernstein montre que son approche dynamique du changement des systèmes économiques et politiques, en termes d'inégalités et d'antagonismes entre groupes sociaux, reste une grille de lecture efficace applicable à de nombreux pays ou zones du monde.

Cette lecture est aussi intéressante car Bernstein n'est pas *marxiste* (tout réduire à Marx), mais *marxien* (s'en inspirer et en conserver le meilleur), d'où ses prises de distance et ses jugements critiques sur des points majeurs de la vulgate parfois trop militante, et ses propositions d'adaptations et reformulations. Loin de certains récits simplificateurs,

Bernstein doute par exemple de la capacité des agriculteurs familiaux à constituer une « classe sociale » unique. Il doute aussi de la possibilité de tout expliquer par les « conflits de classes ». Les classes ne sont pour lui qu'une manière parmi d'autres de constituer des groupes, des communautés, des solidarités. Les « rapports de classes » sont peut-être des déterminants universels, à certaines étapes du processus de développement économique, mais sûrement pas des déterminants exclusifs, d'où sa réintroduction, dans l'analyse, des variables de genre, d'âge, de caste, de religion, de territoire. Sous toutes les latitudes et à toutes les époques, les classes agricoles se sont combinées à d'autres clivages et particularismes sociaux.

Un troisième intérêt de l'ouvrage est sa critique des récits trop linéaires et déterministes de l'histoire du capitalisme agraire. Bernstein insiste sur la diversité des trajectoires de développement agricole, sur la multiplicité des voies nationales ou régionales d'accumulation primitive du capital, faites de conditionnements souples et aléatoires, de conjectures institutionnelles et de spécificités technico-agronomiques. La voie anglaise, très étudiée par Marx, ne constitue pas un modèle général de transition agraire. Il y a au contraire, à l'échelle de la planète, une variété d'arrangements socio-économiques, dans différentes configurations historiques, une « multitude de formes concrètes de dépossession et de contrôle du travail agraire par le capital » (p. 61).

Un quatrième intérêt du livre est que son analyse des transformations agraires et de l'insertion de l'agriculture dans la mondialisation est proche, en de nombreux aspects, de travaux non marxistes, preuve d'une convergence des résultats au-delà des méthodes et vocabulaires spécifiques. Cette convergence est évidente lorsque Bernstein présente les fondements industriels de la transformation de « l'agriculture » en « secteur agricole » (p. 97), lorsqu'il décrit les mutations des modèles agronomiques, les processus de conciliation des « intérêts agricoles nationaux » avec le « régime agro-alimentaire international », ou encore quand il raconte l'extension puis le déclin des colonialismes agraires. Cette proximité avec les constats tirés d'autres perspectives théoriques est telle qu'on a souvent l'impression, d'ailleurs, qu'il suffirait, dans le livre, de remplacer le mot « capitalisme » par le mot « économie » pour obtenir à peu près les mêmes raisonnements...

Enfin, cette lecture est recommandable car elle offre, sur divers sujets, des aperçus justes, des intuitions décalées mais éclairantes. Par exemple, Bernstein critique l'emploi du terme « paysan » pour désigner les petits producteurs agricoles, et il insiste sur le fait que « tous les agriculteurs ne sont pas *tout le temps* des agriculteurs » (p. 20). On retiendra aussi, en ces temps de « *small is beautiful* », sa critique de l'idée « que tout ce qui est petit est bien et que tout ce qui est grand est mauvais, ou encore que la production agricole paysanne serait nécessairement vertueuse et l'agriculture d'entreprise forcément néfaste » (pp. 29-30). Il exprime également ses doutes par rapport aux « nouveaux mouvements d'agriculteurs » et plus encore sur la possibilité d'une résistance agraire mondialisée (p. 171), telle que promue par certains mouvements altermondialistes : « quelle est la crédibilité des affirmations des "contre-mouvements" agraires et de leurs défenseurs lorsqu'ils déclarent qu'un retour à la petite production familiale à "faible niveau d'intrants" ("re-paysannisation") peut nourrir une population mondiale tellement plus nombreuse, et tellement plus urbaine, qu'à l'époque où les "paysans" étaient les principaux producteurs de l'alimentation du monde ? » (p. 172).

Au total, la fresque proposée, aux larges dimensions géographiques et chronologiques, est un bel exemple de synthèse claire et didactique. De fait, l'analyse de Bernstein est moins valable pour la France contemporaine (qui n'est plus une société de classes, mais une société de strates et de groupes), que pour des pays de l'hémisphère sud, ayant

encore des structures de classes et de forts conflits relatifs à la propriété des terres, aux activités agricoles, aux relations villes-campagnes ou au partage des ressources naturelles. Avec sa grille de lecture conceptuelle et ses nombreux exemples concrets, l'auteur renouvelle une approche marxienne qui doit être constamment adaptée aux évolutions socio-économiques des mondes agricoles. Voici donc une lecture utile, surtout dans notre pays où Marx a été tardivement lu, et souvent lu de façon lacunaire et militante, avec une tendance à idéaliser le mouvement ouvrier et, inversement, à disqualifier la condition paysanne.

Bruno Hérault

Chef du Centre d'études et de prospective

MAA

bruno.herault@agriculture.gouv.fr